

Jamel Debbouze : « Je désamorçe, mais au fond... »

Au Casino de Paris, il présente Jamel 100 % Debbouze. "J'essaie de présenter la société actuelle en partant du point de vue d'un petit banlieusard qui a suffisamment de recul pour en parler."

Dans votre nouveau spectacle, vous racontez votre vie tout en réagissant aux interventions du public. On se dit qu'à la limite, vous pourriez presque débarquer sans avoir rien préparé ?

Jamel Debbouze : C'est ce que faisait Richard Prior à New York. Tous les soirs, il racontait ce qui lui était arrivé la veille. J'adore ce genre de trucs, mais cela suppose un énorme travail en amont. Je ne connais personne qui, en comptant sur sa seule énergie, puisse tenir une salle pendant une heure et quart. Dans ce spectacle, j'essaie de présenter la société actuelle en partant du point de vue d'un petit banlieusard qui a suffisamment de recul pour en parler. C'est important, parce que cela n'a pas toujours été le cas.

Vous vous en êtes sorti, comme on dit. Vous êtes riche ...

On parle beaucoup de mes salaires. On me présente comme "l'acteur le mieux payé de France". C'est d'ailleurs la seule fois où l'on me qualifie d'acteur. Sinon, je suis "le trublion de Canal plus". C'est rigolo, ça m'amuse. C'est mieux que d'être tourneur-chômeur à Trappes. Mais c'est aussi ce qui me permet de comprendre d'où je viens. Pour réaliser que chez moi, ça sentait la pisse dans les ascenseurs, il a fallu qu'un jour je prenne l'ascenseur de l'hôtel Concorde. Là, ça ne sentait pas la pisse. Pendant longtemps, j'ai cru que dans tous les appartements du monde il y avait des cafards. Parce que dans mon quartier, à Trappes, dans tous les appartements, il y a des cafards. Le problème, ce n'est pas la sécurité ni la délinquance. Le problème, d'abord, c'est les cafards.

Dans le spectacle, vous vous décrivez en train de courir en permanence pour échapper à la police. C'est comme ça dans la réalité ?

Tout à fait. Et c'est pour ça qu'on porte toujours des baskets. Quand tu es dans une cité, tu vas au charbon comme tu peux. Si tu viens d'une famille nombreuse, tu ne sollicites pas tes parents pour qu'ils t'achètent une paire de chaussures ou pour aller au cinéma. Il y a du monde derrière et d'abord, il faut les nourrir. Alors, on se débrouille comme on peut. Quand il y en avait un qui faisait une connerie, la police attrapait le premier venu, au hasard. C'est pour ça qu'on courait tout le temps : pour leur échapper.

Aujourd'hui, vous avez endossé le rôle de celui qui a réussi, et qui prêche même la réconciliation...

Franchement, ce que je raconte est loin d'être idyllique. Je parle des Zep, des Zup, en montrant que c'est un désastre. Quand je décris les filles de mon quartier qui, aujourd'hui, s'habillent comme des mecs et parlent comme des mecs, qui enfouissent leur féminité pour qu'on les laisse tranquilles, c'est assez triste, quand même. Bien sûr, c'est dit avec le sourire. Je désamorçe. Mais au fond...

Vous déplorez qu'on parle trop des Arabes, aujourd'hui...

Mais c'est vrai ! Pour commencer, un Arabe, ce n'est pas un poseur de bombes. Quel est le point commun entre Zinedine Zidane et Saddam Hussein ou Ben Laden ? On ne devrait même pas avoir à dire qu'il ne faut pas faire d'amalgame. Dieudonné a beaucoup de talent, mais son sketch de l'autre jour à la télévision était complètement raté. Il se noie dans un discours politique qu'il maîtrise mal. Quand on se risque à ce genre d'exercice, il faut être irréprochable.

Depuis Astérix et Cléopâtre, on vous voit moins au cinéma...

Vous avez remarqué ? Depuis, j'ai du mal à tourner de nouveau. Même si je suis dans She Hates Me, le prochain film de Spike Lee. Au départ, il voulait me donner le rôle principal. Seulement, je ne parle pas du tout anglais. Alors, il m'a dit : "Tu seras portier." De toute façon, être sur scène, c'est ce qui me fait le plus kiffer. J'ai décidé de raconter ma vie comme ça pendant trente ans.

Le Monde – 16 Décembre 2003